

Je

poèmes de Denis Vanier

Monsieur Purgon, c'est connu, n'aime pas la «morbidité».

Or, pour peu qu'on ait l'esprit dégagé de tous les lits de Procuste, on sait que l'essentiel est ailleurs. La validité d'une expression poétique n'est pas affaire de genre; de même, elle n'est pas affaire de morbidité ou de non-morbidité. Ce qui compte, on ne le répétera jamais trop, c'est l'**authenticité**.

L'élan spontané de Denis Vanier le porte dans des zones de la pensée assez profondes pour être inconfortables aux hypocrites. Les thèmes qui surgissent de son extase sont assez troublants aux tenants d'un conscient de surface bienséant pour être inassimilables à ceux que Borduas appelait déjà dans **Refus global** les «molles consciences contemporaines». Les sacristains et les pompiers lui feront sans doute grief de ne pas se soumettre despotiquement aux critères orthodoxes de la «santé mentale»; qu'importe, le jeune poète aura de son côté ceux pour qui ne sont pas dévalorisés l'unique et l'inspiration impérative.

Vanier écrit dans un état de bouleversement assez ému pour arracher au tréfonds de l'inconscient les préoccupations humaines les plus secrètes et les plus intimes; tant mieux. Son émoi permanent lui permet d'échapper à toute préconception limitative.

Il est évident que chez le jeune poète de Longueuil l'inquiétude foncière est assez pénétrante pour ne tolérer que des conséquences irrégulières, saugrenues et sensibles. Après le Surréalisme et l'Art Brut, une telle réalité patente ne contrariera que les provinciaux pusillanimes.

Il est inéluctable que Denis Vanier n'ait pas la disponibilité qu'il faudrait pour astreindre son attention à des figinages de stylistique; ceci ne serait possible que dans une impulsion créatrice assez chétive pour ne pas remplir intégralement la pensée totale.

Ainsi donc, chez Vanier, tout est dépendant d'une fatalité instantanée. La sensiblerie et l'esthétique à froid ne trouvent aucune place chez lui. La forme du poète, d'ailleurs indissoluble de son contenu, est dès lors infailliblement fraîche et originale. Une telle passion précieuse et véridique est suffisamment rare, en la phase que nous traversons où

les courants contre-révolutionnaires sont quantitativement puissants, pour ne pas être soulignée avec tout le respect qu'elle mérite.

Les objets de Vanier, dans leur jeunesse magnifique, s'enracinent assez instinctivement dans la réalité vécue (et ou ne me fera pas admettre que le cerveau humain soit en dehors de la réalité concrète) pour s'inscrire tout aisément, sans effort particulier, dans l'actuel universel.

Enfin, on respire...

Les propagandistes sentimentaux néo-crémaziens ont singulièrement l'air d'enfants de chœur à côté du jeune Denis Vanier.

Claude Gauvreau

L'absence morne des jours sans périples
et toi comme un abcès puant à la face des égorgés

tu es la neige d'un pôle à reconquérir
tant la neige y sent la Terre

La guerre a tout détruit
sauf ici où il n'y a plus rien à détruire
que les trottoirs usés par la marche des
chiens

DOULEUR !

un tronçon d'insecte qui vous tord
le cœur et nage dans votre sang
des alluvions sans fin jouant dans vos lobes

un suicide affreux qui depuis bien longtemps
a disparu de la mémoire des hommes

une fleur que l'on a tenté de ravir à l'univers
et qui vous a craché son venin à la figure
avant d'avoir pu étouffer

une plaie qui s'incruste
des délires qui croissent comme des plantes
jaunis de soleil

un vent qui souffle la mort

.....
un mal d'être (Péloquin)

DÉAMBULE

Les rues et les trottoirs tournoient aux
yeux des passants affolés

et nous nous aimions dans le « China Town »
aux murs et façades décrépits
l'humidité vous broyait les os
des oiseaux d'ébène pondaient des œufs
couleur d'encens sur nos têtes d'enfants perdus
que le brouillard disséminait aux quatre coins de l'univers

nos vêtements étaient transis d'eau et de feu
à l'orée des cercueils multicolores

nous fumions des tabacs apocalyptiques
et buvions le poison des fleurs
rêvions
aux fourrures micasiques qui pourrissaient face aux arbres
tordus en leur fourrure de veines

les rues et les trottoirs tournoyaient aux yeux des
passants affolés

Des rivages abandonnés
où gisent, errantes, des filles aux ombres de fleurs

un souffle solitaire à la bise de ton corsage
des nuits de sang...
des nuits qui râlent un éternel poème.

Que s'ouvre l'étoile de ta pensée au silex de mon corps
tant de songes en si peu d'années m'ont
fait échouer au sable chaud d'une grève d'amour

que les cieux se nouent et meurent en d'innommables culbutes;
trop souvent ils ont accroché nos regards... trop souvent ils ont broyé
nos pensées

J'ai vécu à l'ombre de ta chair; si peu de jours m'étaient offerts
pour naître à la vie que j'en suis mort d'impatience

MORT! vous entendez, je ne t'ai jamais vue,
les rivages abandonnés n'ont jamais existé
rien ne sera autant pour l'homme
que ce cri de joie de ne pas être

Je suis mort ! mort ! MORT !
et mon corps se dissèque dans le cerveau d'une autre

DÉCOMBRES

"Car par où j'ai passé a passé le fer rouge"

Tzara

L'ère atomique à l'âge des pustules virugilentes
des oasis de faim et de cris
embrassant la pourriture des oranges
et le sang des rats

mieux valait le temps, où nous tordions la blancheur
de nos boyaux

Oh! blancs décombres de notre jeunesse
respirant à pleins poumons la radioactivité
des nuages et la fumée des bas-fonds

Les radios cinglant la plainte morbide
d'un homme perdu

des espoirs qui se forment
des yeux qui cherchent et qui se noient dans
l'absurde contorsion des muscles

Non!

les pianos sont révolus allez-y de vos mitraillettes
insérez nos os dans la glace des décombres et de
l'au-delà

soleil en mal de chaleur.

INTROSPECTION

Je suis le roi vaincu
d'une tangibilité imparfaite
et d'un univers aux rouages diaboliques;
car j'ai aimé des déesses et récolté des monstres,

je bois le néant des fleurs et des oiseaux
pour vomir des montagnes et des prés;

j'ai vécu l'invisible
et touché la grandeur métaphysique de ton corps,
par-delà la fumée éternelle des cafés de la colère
et de la honte.

Des plumes d'aigles formeront la face des pendus
et la pourriture des fruits deviendra le doux miel
dont se nourriront vos entrailles
l'eau de nos corps lavera la poussière des pavés

et l'anéantissement final
s'accomplira en une éternelle étreinte
où je reconstituerais
ton âme et tes désirs

À Claude Gauvreau

J'ai quitté la plénitude des rois à sol de sexe

s'effleurer à peine
dans le relâchement du muscle cervical
vers des immensités vierges du viol saccadé
verdoyant de terre palpable

j'amorce en effluves de pigeons
les petits ports à navires déchiquetés de chair

véritable comme flamenco hurlant au soleil
trop irradiant pour la nuit dont mon peuple est

peuple coloré à viscères nuptiales
peuple fœtus criant à l'éclosion d'un verbe nouveau
dans la langue des "interdits-de-parole"
qui ont pressenti l'homme avant son envol
peuple démiurge
crucifié dans sa gale et son acharnement
à crever dans la fange des vagins à sec

je sape le fiel créateur des grandes randonnées
dans la courte pierre d'un rire anonyme:
Éclat persistant des gorges rouges
d'avoir jour après jour vagué à l'inertie

Il est grand temps
de renâcler le fumier du déchirement absolu et de
s'introduire dans le dégoût des races canoniques.

ÉCLIPSE

Comme un fleuve dans l'éclipsé du temps
je traîne avec moi
les carcasses insondables des corps aimés

MA VILLE

Une plaie au cœur même des blessures
à l'encontre des nuits immenses au cœur des vagues
célestes sur un océan de torsionnelles candeurs

aux pores des murales encastrées
dans l'abîme sonore des choses
un déroulement sans fin d'infinis pétales

des cloisons sans ombres
des pics sans rocs
des enfants sans jeunesse

une ville sans nuages
ni bicoques
tout soleil

Mireille

une solitude sans vertige
des globules éparses... sans flots

Les épaves tordues des cieux voguent à la dérive
sur l'immensité d'un cerveau de micas
où les membranes et les veines s'entrelacent
en une douce jouissance sur le mont de ta chair
où les fouets et le sang scintillent

le soleil se fond au rictus de mes pensées
des fourrures pénètrent le fauve des pommiers
en transférant la face des laideurs vinaires
où le pus coule le long de nos bras enlacés

Petit cosmos suant dans tes yeux
un coup n'attend pas l'autre
crève ou crache
escaliers à flancs de cieux grisés d'espace
les oiseaux n'ont pas atteint celui qui est
foncent au fronton d'une pelure
voguant à source de l'être-épouvantail
jeune galaxie fusée de plâtre
tu es poète vieille langouste déjà
au revers de marbre qui crie "Silex"
escalade les monts
de l'érotisme flagrant d'airain causé
petit cerceau à l'ombre de boue

Comme un dédale dans la sueur rouillée du temps
Je me décortique aux quatre coins d'une évasion planétaire
et aux labyrinthes de l'inertie la chaîne
a filé son or

Les corbeaux ont tout brisé de cette horde
de mauvais barbares qui possédait la blanche
découverte

l'enfer a bien reçu mes membranes d'homme libre

HIVER

Nous sommes morts

pays de froid

sillons de néant glacé

à l'enchevêtrement des nuits crispées

peuple à effluves de frimas

À Claude Gauvreau

Quand les rois abaisseront
leurs lances d'injustice et de haine
je déploierai ma gorge aux passants
pour qu'ils hument l'alcôve violette
de mon espoir,

je leur ferai visiter le paradis impromptu des hommes
pour qu'ils en meurent de désespoir,
et le bonheur
envahira mes rêves, brisant l'encensoir
de tous les délires aphrodisiaques

QUÉBEC

Terre de tronçons imbibés de sang
où les oiseaux refusent de mourir
terre de suffrages où nos corps
se sont dilapidés sous l'énigme de la puissance
par-delà les vents glorieux de la liberté,
sol où nos os pourrissent
dans la honte de la misère,

Mais un jour viendra où nous déploierons
les voiles qui recouvrent nos corps bleuis
par le froid, et la peine,
en ce jour, les cieus vomiront la bave
écumante de nos espoirs sur la terre aride
les arbres renaîtront : troncs d'ivoire et
nids d'argent dans les branches d'hosties
les filles riront
accoudées à l'horizon
infini de nos mérites

Québec en tisons enflammés en ciel
bas sur la terre de sang

Québec a faim de sa chair détruite
la clémence attisée des peuples sans os
menés à la torche
remontés à grands coups d'ailes malaisées

La soif de se répandre dans la douceur des vertiges

Il y avait une étoile à décrocher
une étoile grasse à brûler

givre des soleils boueux

Mahatma tu n'as fait que réprimer le cri des
rachitiques rizières

Colomb ! l'Amérique vomit sur ta tombe

À peine rendus à la pleine éclosion des fleurs nos
deux corps se sont dispersés
dans d'affreux océans où les hommes
se tordaient sous le poids des soleils

À L.D.

Je crève le temps de tes yeux de lunes miroitantes
et comme un fleuve dans la charpente des abîmes
je fuis dans le silex empourpré
des astres convulsifs

...fuir le miel empoisonné de vos corps inassouvis

crever comme un chien à l'angle de ton ombre
mordre la fleur à grands coups de rictus

écumer dans l'île nuptiale de ta beauté

Ils m'ont distillé en eau impotable
car à tes seins de rivière j'élevais
la menthe des feuilles de chair
aux reflets des
 grands étangs

ELLE SEULE

Tu seras déesse au fronton de mon coeur
déesse sur cimes abruptes de cadavres fous et bariolés
comme dans un cirque
un cirque de chair
en guise de toile

je te dirai l'eau
qui coulera à nos pieds
l'amour en perles de neige et de soleil

je te descendrai la lune
et la poserai sur le plateau d'or ruisselant
de tes cheveux

je t'offrirai mon être tout ruisselant
d'immondices humains
pour que tu l'engloutisses en toi et le fasses tien

je transformerai ta chair en lamelles de printemps

Mireille

Toi seule aux jours des absences
Toi seule, seule dans le temps...
mort comme il est

SEVEN DAYS

Je suis

à l'azur des sourires
au quai des silences
au rendez-vous des torpeurs
au bordel de l'angoisse
au mythe de la vieillesse
à la fleur du désir
à la cicatrice des paumes